

---

LE *CORREIO DA ROÇA*, ROMAN ÉPISTOLAIRE OUBLIÉ

---

JACQUELINE PENJON\*

---

RESUMÉ

Les grands thèmes de ce roman épistolaire évoqués et contextualisés permettent de comprendre le succès de ce texte au début du XX<sup>e</sup> siècle.

MOTS-CLÉS: Roman épistolaire, littérature brésilienne, ville/campagne, Júlia Lopes de Almeida.

---

Le roman entièrement construit par lettres occupe une place très réduite dans la littérature brésilienne. Or, curieusement, les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle et les deux premières du XX<sup>e</sup> semblent propices à l'éclosion de cette esthétique. En effet, en l'espace de trente-six ans, trois romans épistolaires voient le jour, tous trois publiés d'abord sous forme de feuillets. Le premier, *O Marido da Adúltera* de Lúcio de Mendonça<sup>1</sup> est paru en livre en 1882 et le dernier, *A Correspondência de uma estação de cura* de João do Rio,<sup>2</sup> en 1918. Nous nous intéresserons au second, si l'on suit l'ordre chronologique, le *Correio da Roça* daté de 1913 et signé Júlia Lopes de Almeida.

Ces trois romans ont eu des fortunes diverses. Le premier est rapidement tombé dans l'oubli ainsi que son auteur; le troisième n'a eu guère plus de succès bien que João do Rio soit un nom célèbre dans les lettres brésiliennes. Le *Correio da Roça*, au contraire, connu d'innombrables rééditions jusque dans les années trente.<sup>3</sup> Aujourd'hui

---

\*\* Professeur titulaire de la chaire Langue, littérature et civilisation brésilienne da la Sorbonne Nouvelle (Université de Paris III), France.  
E-mail: Jacqueline.Penjon@univ-paris3.fr

cependant, son auteur est injustement oublié. Elle eut pourtant son heure de gloire au début du XX<sup>e</sup> siècle. Elle laisse de nombreux romans, véritables critiques sur la société de son temps, des contes, des pièces de théâtre, des poèmes, des livres didactiques etc.<sup>4</sup> Voici ce que nous dit le critique et écrivain José Veríssimo à son sujet:

Depois da morte de Taunay, de Machado de Assis e de Aluísio Azevedo, o romance no Brasil conta apenas dois autores de obra considerável e de nomeada nacional – D. Júlia Lopes de Almeida e o Dr. Coelho Neto. Sem desconhecer o grande engenho literário do Sr. Coelho Neto, eu, como romancista, lhe prefiro de muito D. Júlia Lopes. (VERÍSSIMO, 1936, p. 15)

Connue au Portugal (elle y édita son premier livre *Traços e iluminuras* – 1888), à Paris où elle fut reçue par la Société des Gens de Lettres,<sup>5</sup> elle eut même un roman *A Intrusa*, traduit en espagnol.<sup>6</sup> Elle fut parfois comparée à Maupassant (*Rev. da ABL*, n. 163, p. 263) et plus près de nous, le célèbre critique Wilson Martins n'hésite pas à écrire que son œuvre *A Viúva Simões* « compara-se ao melhor Eça, se não for melhor do que Eça » (1978, p. 12), et justement à propos de *A Intrusa*, il déclare:

Júlia Lopes de Almeida, conforme foi dito anteriormente, representa, talvez, o ponto mais alto do nosso romance realista e, apesar da língua algo lusitanizante, não perderia no confronto com Aluísio Azevedo (vítima do mesmo mal). É ela um dos nossos romancistas do passado a exigir urgente releitura e reavaliação. (p. 384)

Regardons de plus près ce succès de librairie que fut le *Correio da Roça*.

Comme nous l'avons déjà signalé, il fut livré au public sous forme de feuilleton. La presse et la littérature entretiennent d'étroits rapports depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. Pour mémoire, c'est en 1836 qu'Emile Girardin, en France, fait paraître le premier feuilleton, un roman inédit de Balzac, *La Vieille fille*, dans son journal *La Presse*. Peu après, la recette est copiée dans le premier quotidien brésilien *Jornal do Commercio* puis

suivra dans tous ceux qui seront créés par la suite. Júlia Lopes de Almeida est journaliste avant d'être écrivain. João do Rio dans un « reportage littéraire » effectué chez les Almeida, rapporte les paroles de Júlia expliquant comment son père découvrant qu'elle écrivait des poèmes en cachette, fut à l'origine de son premier article publié dans le *Jornal do Commercio* (1994, p.20-30). Dès 1885, elle fait partie du groupe de rédacteurs de *A Semana* (Rio de Janeiro) parmi lesquels on compte Olavo Bilac, Artur Azevedo et Filinto de Almeida, son futur mari. Pendant trente ans, elle collabore aussi au journal *O Paiz* (né en 1884) en compagnie de Bilac, A. Azevedo etc., journal qui publiera en feuilleton le *Correio da Roça* tout comme, quelques années plus tard, le roman épistolaire de João do Rio.

Le roman par lettres paraît convenir parfaitement, de par sa structure, au découpage feuilletonesque. Mais il faut dire aussi qu'à cette époque, la mode est à la lettre journalistique, mode venue de France semble-t-il. Brito Broca rappelle le succès d'un Salomon Reinach rendant accessible l'histoire de la philosophie par ses "Lettres à Zoé", il évoque les "Lettres à Angèle" d'André Gide etc., et dans la presse brésilienne, les "Cartas de Mulher" d'Iracema dans la *Revista da Semana*, les "Cartas de Lisboa" de José Maria Alpoim et les "Cartas de Paris" de Xavier de Carvalho dans *O Paiz* (Broca, 1956, p. 213 et 229) etc. Cette mode a peut-être trouvé en ce Brésil fin de siècle, le moment idéal pour s'épanouir. La lettre suppose la transmission d'un secret et suppose le dialogue. Cette forme d'expression subjective perd son caractère privé à partir du moment où elle est publiée et devient alors confession. Le domaine public devient une sorte de prolongement du domaine privé, et ce qui était personnel s'assimile au public. Or en cette fin de siècle, le Brésil passe par une série de transformations urbaines, politiques et sociales. Avec l'abolition de l'esclavage (1888) et la proclamation de la République (1889), le travail devient un moyen d'ascension sociale. Flora Süssekind (2002, p. 230) illustre bien cela:

Num período em que se modela arquetonicamente um espaço público burguês nas grandes cidades brasileiras, em que um dos grandes temas de discussão é a cidadania, não é à toa que um gênero oscilante entre o segredo e a confissão, o público e o privado, o fato íntimo e a opinião pública, como é o caso da narrativa epistolar, tenha sua voga.

#### LE JEU ÉPISTOLAIRE

Tout d'abord, résumons l'intrigue du roman. Maria devenue veuve, doit assumer les dettes de son mari. Ruinée, elle quitte la capitale en compagnie de ses quatre filles, pour s'installer dans une campagne reculée où il lui reste une petite propriété. Habituees à la vie sociale des salons *cariocas*, elles sont profondément frustrées par leur nouvelle situation. Maria correspond avec son amie Fernanda qui de Rio va la guider dans son parcours initiatique, vivre en harmonie avec la nature.

Le *Correio da Roça* est composé de 58 missives. Fernanda et Maria sont les deux épistoliers principales ; Fernanda signe douze lettres et Maria dix. Ce nombre s'explique par la fonction de Fernanda, destinataire/auteur qui prodigue des conseils, envoie de la documentation etc., prend en mains le destin de son amie. Quant à Maria, c'est elle qui envoie la première lettre et la dernière, c'est elle qui ouvre le roman, révélant son désespoir, et le ferme, sa quête d'identité et de félicité concrétisée. Les quatre jeunes-filles, Cecília (20 ans), Cordélia (18 ans), Joanninha (16 ans) et Clara (14 ans) adressent aussi lettres ou petits billets à leur conseillère Fernanda et rompent ainsi la monotonie des échanges épistoliers. Un télégramme introduit un peu de suspense, il permettra le mariage de Cordélia et Cesário.

Aucune référence spatio-temporelle n'est portée sur les lettres. Bien sûr, dès la première épître de Maria, le lecteur – car le destinataire est en fait le lecteur – sait que Fernanda habite Rio. Maria, elle, occupe "Remanso", sa petite propriété loin de la civilisation. Seule la lettre que Fernanda adresse à Joanninha, lettre écrite en deux fois, révèle une

marque temporelle : 1 heure de l'après-midi puis 11 heures du soir, subterfuge pour introduire un personnage nouveau, Eduardo Jorge, filleul de Maria dont Fernanda a fait la connaissance de façon très fortuite. Il aura un rôle important dans le roman, en effet, il est présent dès la septième missive.

Le péri-texte est réduit à quatre épigraphes qui sans en avoir l'air indiquent une sorte de protocole de lecture, celui d'un roman à thèse, roman didactique et patriotique:

Faze florir pelo esforço do teu trabalho e pelo influxo do teu amor a terra que pisas e conhecerás a felicidade.

Não fazer nada é a melhor maneira de se sentir a gente envelhecer, morrer!

[...] O campo brasileiro será eternamente triste se a mulher educada que o habita não se interessar pela sua fartura e a sua poesia...

Que mundo de idéias e de sentimentos o trabalho e a natureza despertam em nós! (ALMEIDA, 1913, p. 5)

“Terre, travail, amour apportent le bonheur; l'inaction donne la mort; les prairies brésiliennes seront éternellement tristes si la femme bien née qui les habite n'en voit ni l'intérêt ni la poésie; le travail et la nature élèvent pensées et sentiments”. Ces aphorismes, enseignement civique et moral, illustrent les lettres (nous les retrouvons respectivement aux pages 166, 9, 12, 50).

Un paratexte comprenant un poème et deux contes enclavés dans les lettres renforce l'aspect fictionnel. Fernanda pour remercier Maria de ses libéralités – elle vient de faire parvenir à son amie dix douzaines d'œufs, premier fruit de son labeur – joint un poème sur le mode comique, composé pour une situation analogue (p.109-110). Cecília adresse à Fernanda un conte “Receita original” prônant le jardinage pour recouvrer la santé – autre situation analogue à celle qu'elle a vécue (p. 181-188). Eduardo Jorge déclare sa flamme à Joanninha grâce au conte “A noiva que eu desejo” (p. 198-203).

Les lettres ont une double fonction, révéler un secret (confession) et donner un enseignement; la curiosité qu'elles éveillent renforçant leur efficacité didactique. Ainsi, Fernanda/Júlia écrit-elle :

Sou da opinião que, para um certo público preguiçoso, as leituras curtas, amenas, adoçadas por um raiozinho de lirismo ou pela graça ligeira de uma anedota, são muitas vezes melhor veiculo para idéias sérias e científicas do que longas tiradas didáticas... Há muito quem saiba de certos episódios históricos só por os ter lido nos romances ou nos dramas, mas jamais em Cantú ou Mommsen. (ALMEIDA, 1913, p. 123)

Comme il est de règle pour cette forme d'expression, la subjectivité se transforme en confession:

[...] como tu, tenho as minhas melancolias sem causa determinada, melancolias infantis que me alvoroçam e me fazem cismar. Como o teu, o meu coração é uma urna de saudades indefiníveis e de ansiedades irrealizáveis. (ALMEIDA, 1913, p. 66-67)

La force persuasive des lettres vient encore de la façon dont elles sont documentées. Ces échanges épistolaires étant aussi le miroir de la société de l'époque.

#### L'ÊTRE ET LE PARAÎTRE

Nous pouvons situer ces échanges entre 1908 et 1911. En effet, plusieurs fois, Fernanda fait référence à des statistiques de 1907, lues dans un journal, par exemple pour signaler l'excellent rapport des orangeries californiennes (ALMEIDA, 1913, p. 27, lettre IV). 1911 correspond à la publication en feuilleton. Sous les yeux du lecteur se dessine un monde où évoluent deux représentantes de la bourgeoisie émergente de ce début de siècle, Maria (avant son veuvage) et Fernanda, cette dernière à un échelon supérieur car elle passe volontiers six mois

en Europe. Le titre du roman, déjà, suggère une opposition entre la “roça”, la campagne profonde où vit Maria et la capitale où demeure Fernanda.

En ce début de siècle, la capitale s’est complètement transformée, “hausmannisée” sous la houlette de Francisco Pereira Passos.<sup>7</sup> Dans cette ville devenue réellement “merveilleuse”, l’espace public a été remodelé, la “Rua do Ouvidor” reste le grand centre de commerce international sophistiqué mais le lieu de promenade de la bourgeoisie obsédée par la civilisation et le progrès est maintenant “l’Avenida Central” inaugurée en 1904. Fernanda/Júlia L. de Almeida fréquente les salons et les bals où il faut être vu pour tenir son rang mais passe le plus clair de son temps à lire et à écrire dans son cabinet de travail. C’est Maria, dans sa première lettre qui dresse le tableau des occupations d’une bourgeoise *carioca* : se promener sur “l’Avenida”, aller au théâtre, aux réceptions, en un mot, briller en société, fréquenter la “Rua do Ouvidor”, acheter des revues de mode parisienne etc. Elle a donné la meilleure éducation à ses filles: collègue Notre Dame de Sion où elles ont appris le français, l’anglais, le piano et le dessin, d’ailleurs, tout comme l’avaient fait Fernanda et Maria. Les jeunes filles sont éduquées “com destino ás salas ou ás sacristias” car seul le mariage peut leur donner une position sociale.

La ville est le domaine du paraître, du superficiel où l’on est soumis au qu’en-dira-t-on. Maria, dans sa troisième missive interroge Fernanda sur ces petits potins: “Rocha divorce-t-il? Anibal est-il toujours reçu chez les Simões? etc.” Fernanda parfaitement lucide souligne dans sa réponse cette opposition ville-campagne qui n’est pas sans rappeler *A cidade e as serras* d’Eça de Queirós :

Para que desejarás saber se o Rocha se divorciou e se a Lemos casa ou não casa, se, afinal, se o Rocha se divorciar é para tornar a casar-se, embora com outra, e se a Lemos se casar será para se divorciar pouco tempo depois? *Deixa-nos sufocar nas cinzas deste borralho imenso* — e tu respira, respira livremente esse bom ar da serra! (1913, p. 30, lettre IV – c’est nous qui soulignons)

Par son nom même, par son attitude, Fernanda n'évoque-t-elle pas Zé Fernandes l'inadapté à la ville?<sup>8</sup> Une ville, où il est impossible d'être soi-même, où il faut feindre sans cesse. Écoutons notre épistolière:

Na cidade é preciso fingir, fingir a todos os momentos, dentro de casa como na rua, de dia como de noite. É a exigência que faz de nós a sociedade, que incorre em todas as faltas, mas não perdoa nenhuma... (ALMEIDA, 1913, p. 67, lettre XIII)

L'être, la véritable personnalité, ne peut se fortifier que dans un endroit propice, calme et tranquille ; par exemple, le *Remanso*, si bien nommé, qui permet à Maria d'oublier toutes les futilités citadines et de se réaliser par son travail. "Pour toutes les défaillances et agonies, un seul remède, le travail" écrit Fernanda sur un petit billet à l'adresse de Maria. (ALMEIDA, 1913, p. 58, billet X). Pour atteindre le bonheur, il suffit d'avoir un idéal et de tout faire pour le réaliser. N'est-ce pas là le résultat obtenu par Maria qui, au terme de son "apprentissage", rebaptise la ferme *Tapera*, "maison en ruines", du nom de *Ressurreição*, résurrection?

Le travail mais aussi l'instruction sont nécessaires au développement de la personnalité. L'instruction au service des autres, par exemple. Cécilia, la fille aînée, a créé une petite école sous les arbres de la propriété pour alphabétiser les enfants des immigrants italiens ou espagnols venus cultiver les terres. Et quel n'est pas l'étonnement de Maria devant le comportement de Silvino Mendes, fils du planteur voisin, qui fait passer l'être avant le paraître impressionné qu'il est par les actes de Cecília plus que par sa personne. Ainsi, songe-t-il à la jeune fille en regardant son logis :

Eu [...] não podia determinar com precisão se os seus cabelos eram castanhos ou pretos, se os seus olhos seriam claros ou escuros, nem qual o talhe da sua boca, nem o tom da sua pele. Via-lhe o vulto curvado para a pequenada, na primeira lição, e mais a maneira amorosa pela qual os alunos olhavam para ela, do que mesmo as linhas do seu



rosto [...]. Comecei a amá-la sem sentir que a amava, e quando um dia percebi que ela era bonita, percebi também que, mesmo que ela fosse horrenda de feições eu a adoraria do mesmo modo! (ALMEIDA, 1913, p. 85)

La femme, pourrait donc être un agent de transformation de la société:

Ah !, se a mulher quisesse trabalhar para a redenção dos sertões brasileiros, que maravilhoso país seria em pouco tempo o nosso! Mas trabalhar como? perguntarás.  
Esclarecendo, alegrando, fazendo aos indiferentes amar a natureza, [...]. (ALMEIDA, 1913, p. 167)

C'est donc en étant proche de la nature, en "cultivant son jardin" que l'on atteint la plénitude.

#### CULTIVER SON JARDIN

Nombreuses sont les missives signées Fernanda, vantant les mérites d'une agriculture réfléchie s'aidant des techniques les plus récentes (engrais, machines etc...). Mais notre épistolière déplore l'absence de revues agronomiques en langue portugaise :

A Agricultura, que não tinha até aqui merecido a atenção dos espíritos cultos e observadores, começa agora a impôr-se à simpatia de toda a gente; e assim é de esperar que em pouco tempo não falte a nenhuma das nossas propriedades rurais nem o mais insignificante elemento para o seu progresso. (ALMEIDA, 1913, p. 106)

En ce début de siècle, le Brésil est encore un pays agricole. Le café, pourtant principale source de richesse, ne connaît que des cultures primitives. Le pays ne disposait pas d'écoles d'agriculture et aucun des projets destinés à pallier cette absence, ne put aboutir.<sup>9</sup> Poussés par la nécessité de maintenir un rythme stable de production, les planteurs

commencent à s'intéresser aux revus techniques spécialisées.<sup>10</sup> Le nombre augmente de façon très significative à partir des années 1910. Le 1<sup>o</sup> janvier 1910 est lancée la revue *Chácaras e Quintais* du Comte Amadeu A. Barbiellini. De belle facture, destinée à un large public, elle inspira Júlia Lopes de Almeida qui collabora à divers numéros.<sup>11</sup>



Cette photo est une reproduction de la page 59 de l'*Almanak Agrícola Brasileiro*, 1912, où il y a des références à la collaboration de Júlia Lopes de Almeida à la revue *Chácaras e Quintaes*.

Fernanda écrivant pour la première fois à Maria se réfère à cette revue en ces termes :

Sem ser proprietária rural, só pelo mero capricho da curiosidade, assino uma revista brasileira – “Chacaras e Quintaes” – que me dá algumas informações preciosas, as quais, se aceitares o meu plano, te irei transmitindo nas minhas cartas, a pouco e pouco. (ALMEIDA, 1913, p. 15, lettre II)

puis dans sa lettre XXIX, elle lui signale : “Vão conjuntamente os ultimos numeros da revista agricola Chacaras e Quintaes que mais de uma vez te tenho recomendado” (ALMEIDA, 1913, p. 123).

Nous reproduisons l’ “Almanak Agricola” de la revue en date de 1912 (voir ci-après) qui reproduit une photo de Júlia Lopes de Almeida accompagnée d’un extrait de *Correio da Roça* feuilleton du journal *O Paiz* (lettre II). Nous avons là un échange de publicité qui souligne s’il en était besoin, les liens existant entre la presse et la littérature.

A plusieurs reprises Fernanda/Júlia rend compte de ses lectures aussi bien sur la basse-cour que sur le verger ou le potager. La lettre XVI est un véritable cours sur le poulailler, comment l’organiser, le maintenir dans une hygiène irréprochable pour éviter la tuberculose ; quelles poules choisir, Houdan, Orpington, Faverolles, Brahma etc. leurs qualités sont expliquées etc. La lettre XXVI traite du conditionnement des œufs etc. Sans cesse, Fernanda fait parvenir boutures ou graines à son amie et montre quels avantages attendre de ces espèces. La lettre XIX énumère tous les usages de la liane-torchon (*bucha*) etc. La lettre VII retranscrit pratiquement deux pages des noms de rosiers qui fleurissent le mieux à Rio. La rose Paul Neyron à la mode à l’époque<sup>12</sup> semble très prisée par l’auteur. Eduardo Jorge, filleul de Maria qu’elle rencontre très souvent à Rio, lui en offre à plusieurs reprises.

Júlia Lopes de Almeida aimait particulièrement les fleurs. Elle le montre dans ce roman. A son initiative fut créé à Rio le marché aux fleurs. Elle écrivit plusieurs ouvrages sur les jardins, comme *Jardim florido* (1922) qui explique dans la présentation:

Com esta obra completa a autora o tríptico que se propôs a si mesma escrever : sobre a vida e a cultura dos campos, no livro *Correio da Roça* ; sobre a Cultura de pomares e sobre arborização, no livro *A árvore*, escrito de colaboração com Afonso Lopes de Almeida, e sobre a cultura de flores, neste de jardinagem [...].

Il ne fait pas de doute que la proximité de la nature est prémisses de félicité pour notre Fernanda/Júlia.

En conclusion, ce roman épistolaire replacé dans son contexte transmet un message tout à fait nouveau. D’abord que les femmes ont un rôle à jouer dans la transformation de la société, au sein de la famille, car il n’est pas question encore d’en enfreindre les structures ; puis faisant l’apologie de l’agriculture, de la mise en valeur de la petite propriété rurale, il s’inscrit dans le programme de modernisation que connaît le pays. Nationaliste, Fernanda souligne avec une petite pointe “ufanista”:<sup>13</sup> “O milagre tinha-se feito, porque a terra brasileira *não nega a quem a ame o que se lhe pedir* (ALMEIDA, 1913, p. 142, lettre XXXVI – c’est nous qui soulignons).

Même si parfois l’élément didactique l’emporte sur la fiction, nous reprendrons quelques mots prononcés à l’Académie Brésilienne des Lettres en hommage à Júlia Lopes de Almeida pour le premier anniversaire de sa mort:

*O Correio da Roça* atinge a sublimidade conciliadora, porque, com a indicação dos meios de obter, numa terra mais inculta, mais abandonada os resultados mais gratiosos e de maior proveito: delinear um jardim, lançar uma sementeira, iniciar um arvoredo, organizar uma escola modesta, fundar um pequenino hospital – juntamente com tudo isso vemos esboçar-se um idílio, delivrar-se todo o entendimento, identificado e ventura de dois corações. É um livro ao mesmo tempo de idéias e de imaginação, de reflexão e de fantasia ; revela mil coisas e diz onde com certeza está a felicidade. (*Rev. da ABL*, n. 163, p. 263)

#### RESUMO

Evocados e contextualizados, os principais temas desse romance epistolar permitem entender o sucesso deste texto no início do século XX.

**PALAVRAS-CHAVE:** Romance epistolar, literatura brasileira, cidade/campo, Júlia Lopes de Almeida.

## NOTAS

1. On se reportera pour cette œuvre à l'étude de Hailton Pacheco Duarte, "Le Journal, la lettre et le roman : un mariage de convenance aux teintes réalistes" in A. M. Quint (dir.), *Je vous écris, escrevo-lhe, Cahiers du CREPAL n. 9*, Paris, PSN, 2002, p. 163-174 et à l'article de Flora Sússekind, "O Romance epistolar e a virada do século XIX: Lúcio de Mendonça e João do Rio", in *Papéis Colados*, 2. ed., Rio de Janeiro: Editora UFRJ, 2002, p. 229-244.
2. Cf. les articles de Flora Sússekind, *op.cit.* et Claudia Mérian-Poncioni, "A Correspondência de uma estação de cura : roman épistolaire de João do Rio", in A. M. Quint (dir.), *Je vous écris, escrevo-lhe...*, p. 195-209.
3. Ces œuvres tombent dans l'oubli occultées par les grands romans du modernisme et du régionalisme des années 30. C'est grâce aux recherches sur la littérature des femmes que le roman est réédité à Rio en 1987.
4. Júlia Lopes de Almeida (1862-1934) est née à Rio de parents portugais installés au Brésil. Son père était médecin. Elle achève ses études en Europe et épouse le poète Felinto de Almeida (né à Porto; il prendra par la suite la nationalité brésilienne). Elle partage son temps entre le Portugal et le Brésil. Elle écrit dans de nombreux quotidiens de Rio ou de São Paulo, dans des journaux féminins ou des revues; elle publie, en collaboration avec sa sœur des contes pour enfants *Contos infantis* (1889) qui seront adoptés dans toutes les écoles primaires du pays. Parmi ses romans les plus célèbres, on peut citer: *A Família Medeiros* (1892), *A Viúva Simões* (1897), *A Falência* (1901), *A Intrusa* (1908) etc.; son théâtre: *Quem não perdoa, Doido de amor, Nos jardins de Saul* (1917); des livres didactiques: *Livro das noivas* (1896), *Livro das donas e donzelas* (1906), *Jardim florido* (1922) etc.
5. Cf. Elódia Xavier, "A Mulher no banco dos réus". In J. Lopes de Almeida. *A Intrusa*, Rio de Janeiro: Departamento Nacional do Livro/Fundação Biblioteca Nacional, 1994, p. III.
6. Brito Broca dans son livre *A vida literária no Brasil: 1900*. Rio de Janeiro: MEC, 1956, p. 250 nous dit qu'en 1912, Aluísio Azevedo alors consul du Brésil à Buenos Aires, écrivit à Júlia L. de Almeida pour lui demander l'autorisation de faire traduire son roman *A Intrusa* en espagnol.
7. L'ingénieur F. Pereira Passos fit un stage à l'Ecole des Ponts et chaussées de Paris. Il fut maire de Rio de 1903 à 1906. Voir au sujet des transformations de Rio: J. Penjon, "La Capitale Fédérale: le progrès n'apporte pas le

bonheur”, in *Le conte et la ville, Cahiers du CREPAL n. 5*, Paris: PSN, 1998, p. 119-129.

8. Júlia L. de Almeida a beaucoup fréquenté la littérature portugaise, jeune fille, elle a lu pratiquement tous les grands noms. Cependant, il faut dire aussi qu’Eça de Queirós faisait partie des modes littéraires. Monteiro Lobato, dans une lettre du 28 décembre 1903, adressée à Godofredo Rangel écrit: “A semana passada apareceu-nos um comediografo, José Piza, e durante tres dias só lidamos com o Eça. Meu avô lê *A cidade e as serras*, minha irmã lê a *Ilustre casa dos Ramirez*, eu leio suas historias de santos – e como somos só tres neste imenso casarão, não erro dizendo que a casa inteira lê o Eça.” Cf. Monteiro Lobato, *A barca de Gleyre*, S. Paulo : Brasiliense, 1968, 1<sup>o</sup> tomo, p. 41-42.

Voir aussi la communication d’Antonio Candido, “Livros e pessoas de Portugal”, in *Veredas*, 3-II (Porto, 2000) 483-491.

9. Voir Jorge Nagle, « A educação na Primeira República », in *HGCB*, São Paulo: Difel, 1977, t. III, vol. 2, p. 275.
10. Deux revues surtout ont une certaine audience: la *Revista Agrícola* (1895). Le Brésil produit alors 70% du café mondial ce qui explique qu’elle traite surtout de cette culture; o *Fazendeiro* (1908).
11. Elle y publia, entre autres, en 1915, dans l’Almanaque Agrícola de la revue, le conte *O Jardineiro*.
12. Cette énorme fleur très odorante d’un rose soutenu teinté de lilas a été créée en 1869 par monsieur A. Levet. Elle rend hommage à un étudiant en médecine, Paul Neyron, mort de la famine endurée lors du siège de Paris. C’est la rose préférée des Brésiliens. Elle donnera même son nom à un personnage de *Mar morto* (1936), roman de Jorge Amado: Rosa Palmerão (déformation populaire).
13. C’est en 1900 qu’Afonso Celso publie *Porque me ufano de meu país* (Pourquoi je m’enorgueillis de mon pays). Le Brésil a besoin d’une image favorable pour attirer la main-d’œuvre immigrante.

## RÉFÉRENCES

ALMEIDA, Júlia Lopes de. *Correio da roça*. Rio de Janeiro: Francisco Alves. Paris: Aillaud, 1913.

\_\_\_\_\_. *Jardim florido*. Rio de Janeiro: Livraria Leite Ribeiro, 1922.

BROCA, Brito. *A vida literária no Brasil: 1900*. Rio de Janeiro: MEC, 1956.

CANDIDO, Antonio. Livros e pessoas de Portugal. In: *Veredas*, 3-II. Porto, 2000. p. 483-491.

DUARTE, Hailton Pacheco. Le journal, la lettre et le roman: un mariage de convenance aux teintes réalistes. Je vous écris, escrevo-lhe, *Cahiers du CREPAL*, n. 9. Paris: PSN, p. 163-174, 2002.

LOBATO, Monteiro. *A barca de Gleyre*. São Paulo: Brasiliense, 1968.

MARTINS, Wilson. *História da inteligência brasileira*. São Paulo: Cultrix, 1978, v. V.

MÉRIAN-PONCIONI, Cláudia. A correspondência de uma estação de cura: roman épistolaire de João do Rio. In: Je vous écris, escrevo-lhe, *Cahiers du CREPAL*, n. 9. Paris: PSN, p. 195-209, 2002.

NAGLE, Jorge. A educação na Primeira República. *HGCB*. São Paulo: Difel, 1977. t. III.

PENJON, Jacqueline. La Capitale Fédérale: le progrès n'apporte pas le bonheur. Le conte et la ville, *Cahiers du CREPAL*, n. 5. Paris: PSN, 1998. p. 119-129.

REVISTA da Academia Brasileira de Letras, n. 163, juillet 1935.

RIO, João do. *O momento literário*. Rio de Janeiro: Fundação Biblioteca Nacional/ Departamento Nacional do Livro, 1994.

SÜSSEKIND, Flora. O romance epistolar e a virada do século XIX: Lúcio de Mendonça e João do Rio. *Papéis Colados*. 2. ed. Rio de Janeiro: Ed. UFRJ, 2002.

VERRÍSSIMO, José. *Letras e literatos*. Rio de Janeiro: José Olympio, 1936.

XAVIER, Elódia. A mulher no banco dos réus. In: ALMEIDA, J. Lopes de. *A intrusa*. Rio de Janeiro: Departamento Nacional do Livro/Fundação Biblioteca Nacional, 1994.

